

**« Le Dieu qui habite mon cerveau est
une chimère ; je ne connais pas d'autre
Dieu que celui de mon coeur. »**



26 La question de Gretchen

La source de la célèbre « question de Gretchen », qui se réfère aux croyances religieuses des gens, se trouve dans le « Faust » de Goethe. Gretchen s'adresse à Faust dans ces termes : « Eh bien dis-moi, quel rapport as-tu avec la religion ? » Faust y répond évasivement ; nous avons tendance à faire de même. La religion à l'école ? À l'école publique ? Peut-on encore poser cette question aujourd'hui ?

Il y a cinquante ans, on ne se serait pas posé la question. On faisait la prière au commencement et à la fin de toute journée scolaire ; dans les régions catholiques on suspendait un crucifix dans chaque salle de classe et la leçon de religion faisait partie – avec l'instruction confessionnelle – du plan d'études officiel. S'il y avait une quelconque offense à la morale chrétienne, il était tout à fait normal que le maître rappelât les Dix commandements qu'il fallait respecter.

Évidemment, il y a encore des écoles qui fonctionnent ainsi. Mais généralement les choses ont changé, une transformation sociale fondamentale s'est opérée. Cet enracinement de la population dans une communauté religieuse, qui autrefois allait de soi, s'est significativement affaibli. Les idées chrétiennes traditionnelles sur le péché et ses conséquences ont cessé d'être à la base du comportement moral de la majorité. La plupart des pratiques religieuses, aussi bien les publiques que celles qui se faisaient au foyer, ont été abolies. Pour la plupart des gens, la différence entre les confessions s'est estompée et les barrières sont tombées. L'autorité dans les institutions religieuses s'est réduite notablement. Un grand nombre, de ceux qui se déclarent

croyants, s'est distancé des principes dogmatiques et a, peu à peu, incorporé des éléments d'autres confessions, religions ou philosophies dans ses propres croyances. Des religions « étrangères » se sont installées dans ce qui fut autrefois l'Occident chrétien. Aujourd'hui, se déclarer « sans confession » est socialement accepté. On considère que la religion révèle du domaine privé et dans les discussions publiques sur la politique, les sciences ou l'art on ne fait allusion à elle que marginalement.

Dans ce contexte spirituel, il est fort difficile de parvenir à un consensus sur un possible rôle de la religion dans l'éducation publique. Il ne reste que la tolérance : si on veut pratiquer sa religion, il faudra le faire en privé, n'importe où, mais pas à l'école. L'école doit rester une zone libre de toute religion.

Mais c'est une illusion, car il existe des cultures religieuses pour lesquelles la tolérance n'est pas une valeur souhaitée. Elles exigent qu'on leur permette de vivre leurs convictions religieuses même à l'école. Les enseignants sont directement confrontés à cela : certaines filles veulent porter leurs symboles religieux en classe et ne veulent pas participer aux leçons de gymnastique, natation ou aux excursions scolaires. Certains élèves de l'école primaire refusent d'écrire la lettre « t » parce qu'elle a la forme d'une croix ; certains parents protestent quand on allume des bougies, on chante des chants ou on lit des histoires de Noël ; d'autres parents exigent que dans les cours de sciences naturelles, la théorie de l'évolution soit remplacée par celle de la Création telle qu'elle nous est contée dans la Bible, ou qu'on l'enseigne comme théorie équivalente.

Ces développements mettent l'école dans l'embarras. Le choc entre l'intolérance et la tolérance finit en conflit ou dans le triomphe de l'intolérance. Notre enseignement en est le grand perdant, puisque dans la tradition de l'humanisme éclairé, on ne peut pas éduquer ni dans une atmosphère d'intolérance ni dans celle d'une lutte pour le pouvoir. Il ne faut pas abandonner les enseignants face à ces problèmes-là et pour les résoudre il faut une intervention politique.

Pour Pestalozzi c'était plus facile. Il pouvait compter, au moins, sur le consensus de la majorité par rapport au christianisme ou à la religiosité. Pour lui, pas de doute : l'éducation complète d'un être humain – telle qu'il la comprenait – était fondamentalement religieuse. En 1808 il écrivait à Ignaz Heinrich von Wessenberg, vicaire du diocèse de Constance ceci : « *Je suis convaincu : mes objectifs ne peuvent fleurir que sur un terrain religieux* » [« *Sämtliche Briefe* » (Lettres complètes) 14, 109]. Et dans son œuvre

principale sur ses méthodes d'enseignement : « Wie Gertrude ihre Kinder lehrt » (*Comment Gertrude instruit ses enfants*, 1800), il désigne le lien entre sa méthode pédagogique et le développement du respect de Dieu comme étant « la pierre angulaire de tout mon système » [« Sämtliche Werke » (Œuvres complètes) 13, 341]. Il voit aussi dans la « foi et l'amour » le but profond de l'éducation du cœur. Et dans le concept d'une « éducation morale-religieuse » il combine les deux objectifs qui sont : l'éducation morale et le respect de Dieu. Pour lui, les « facultés du cœur » ne sont pas – comme on le pense fréquemment aujourd'hui – des simples émotions, mais des « capacités morales-religieuses ».

Il faut se rappeler que le « Dieu » de Pestalozzi n'est pas, en premier lieu, une puissance qui règne à partir d'un au-delà, mais une lumière interne qui agit à l'intérieur de notre cœur. Il concevait Dieu comme le « rapport le plus intime de l'humanité » [« Sämtliche Werke ». (Œuvres complètes) 1, 27] c'est-à-dire, non pas comme un être surnaturel, mais comme une réalité qu'on peut sentir dans notre propre cœur. Par conséquent, son « éducation morale-religieuse » fut désignée pour permettre aux jeunes de percevoir et d'aimer « Dieu au plus profond d'eux-mêmes ». Il considérait cette forme d'amour divin comme le fondement le plus sûr pour un comportement éthique. C'est ainsi qu'il écrivit, en 1782, un petit essai dans son propre journal : « Ein Schweizer Blatt » (*Feuille Suisse*) : « Si tu oubliais Dieu, tu oublierais ta propre personne car l'amour de Dieu c'est ta propre vie, oh mortel ! – c'est le lien qui unit les capacités de ton cœur et de ta tête, et la désintégration de ce lien sacré, de tes capacités, c'est la source de leur dissolution, et leur dissolution engendre le péché qui te tuerait, oh mortel ! Par conséquent, préserve bien cette source de vie, le lien avec tes nobles capacités et l'amour de Dieu. Regarde autour de toi, oh mortel ! observe ce que devient l'homme qui n'aime pas Dieu. » [« Sämtliche Werke ». (Œuvres complètes) 8, 266] Pestalozzi poursuit en décrivant les conséquences de la méconnaissance de Dieu : malheur, désespoir, autodestruction. « Les liens qui unissent à la vie sont des liens de vertu et ils se déchirent si l'homme n'honore pas Dieu ».

Toute personne qui aspire à l'éducation dans l'esprit de Pestalozzi ne peut pas ignorer ces observations fondamentales. Elle devrait au moins se demander si les affirmations de Pestalozzi sont justes : Si, d'une façon générale, le comportement social de ceux qui se sont éduqués dans cette spiritualité-là et qui sont disposés à justifier leur vie devant Dieu, ne serait pas, en fait, plus responsable que le comportement social de ceux qui refusent d'emblée l'idée d'une voix divine intérieure. Ou si ces personnes-là ne seraient pas

mieux disposées à refuser la violence, à se montrer plus respectueuses envers autrui, plus persévérantes en recherchant la paix, plus portées à assumer des responsabilités ou à démontrer une attitude plus bienveillante envers le monde qui les entoure.

Et si Pestalozzi n'avait pas tort, ne conviendrait-il pas – face à l'urgence des problèmes sociaux et moraux que nous avons – de se demander si on pourrait inclure certains concepts religieux dans le système éducatif ? Et sous quelles formes nouvelles ?

Fondamentalement, vu le contexte des changements radicaux de la société dont nous avons parlé et de la situation juridique des écoles étatiques, on ne peut pas continuer à soutenir les principes de certaines croyances religieuses, ni même ceux des croyances chrétiennes. On a besoin d'un terrain d'entente, partagé par toutes les croyances : la conscience de l'existence d'un *pouvoir* incluant toute chose et la disponibilité à justifier nos propres actes face à cette ultime autorité interne – qui s'exprime dans notre conscience.

L'enseignant qui entretient une relation affective positive avec ses élèves est le seul à pouvoir leur parler de façon convaincante de *conscience* et de *l'écoute d'une voix intérieure*. Une relation de ce genre se caractérise par le respect mutuel ou par l'affection. Sur cette base on peut examiner le problème pour savoir ce qui nous pousse à faire le bien et à éviter le mal. J'ai rencontré des élèves qui ne volaient pas de marchandise au supermarché uniquement parce qu'ils ne voulaient pas être attrapés. Ils avouaient, le plus naturellement du monde, que s'ils étaient sûrs de ne pas se faire attraper, ils le feraient. J'ai aussi rencontré des jeunes de seize ans qui n'avaient jamais entendu le mot « conscience » auparavant et ignoraient sa signification.

La conscience peut se développer seulement si on *cultive le silence*. Si nous ne réussissons pas, en tant qu'enseignants, à faire en sorte que nos élèves perçoivent les bienfaits du vrai silence, leur parler de « conscience » équivaldra à leur faire un sermon moral fade qui ne les touchera point. Fort heureusement il y a des élèves qui savent rester en silence avec leurs enseignants. Ils écoutent leur voix intérieure, la voix de leur conscience, et expriment ce qu'ils ont entendu sans se réprimer. Cette intimité qui se crée ainsi est, d'une certaine façon, l'antithèse du brouhaha et de la dépersonnalisation des rapports humains qu'il y a actuellement dans les écoles.

Le point central d'une culture du silence c'est la *méditation*. C'est un espace de rencontre entre croyants et non croyants. Une zone libre de tout dogmatisme ou de toute idéologie, et qui se trouve à disposition pour la créa-

tivité de cœur et pour le « for intérieur » de chaque personne. L'enseignement basé sur l'esprit de Pestalozzi offre toujours des occasions pour des moments de contemplation méditative.

Cette *culture du silence* et l'habitude de méditer s'opposent également à l'abrutissement croissant qui se manifeste, premièrement : dans le langage simpliste et rempli de superlatifs triviaux ; puis : dans le manque de courtoisie avec autrui ; et finalement : dans la violence physique ou psychologique. Pour que des jeunes – qui ne savent rien d'autre que se servir de leurs poings – puissent arriver à comprendre les autres, et à avoir des égards envers leurs semblables, je ne connais vraiment pas d'autre moyen si ce n'est de les emmener à écouter la voix de leur conscience.

La religion a une place légitime à l'école d'une manière plus limitée, c'est à dire, en tant qu'héritage culturel. On n'a pas besoin d'être religieux ou croyant pour s'intéresser à la religion et à ses manifestations tout comme on n'a pas besoin d'être marxiste pour étudier le marxisme. Celui qui ne s'intéresse pas aux religions ignore un élément essentiel de notre vie, et de ce fait, il lui manque la clé pour comprendre des événements historiques, des phénomènes sociaux remarquables, tout comme des œuvres littéraires, artistiques et musicales de grande valeur. Si on considère que ce n'est pas important de savoir si la Bible est une révélation divine ou non, la connaissance de celle-ci facilite la compréhension d'innombrables phénomènes culturels. Vu sous cet angle-là, il serait raisonnable de faire connaître la Bible à un musulman et le Coran à un chrétien.

De même, connaître les biographies de personnalités qui se sont guidées par des idéologies et la vie de celles qui ont tiré leur force de la relation qu'elles ont établie avec Dieu fait partie de l'éducation de toute personne. Nos élèves doivent apprendre des choses sur Hitler, Lénine ou Mao mais rarement quelque chose sur Thérèse d'Avila, François d'Assis, Edith Stein, Maximilian Kolbe, l'Abbé Pierre ou le Cardinal Galen qui, à une époque très difficile, trouva une voie entre son action chrétienne et son patriotisme pour lutter contre l'idéologie nazie.

Les jeunes recherchent des modèles, l'industrie moderne des loisirs en est bien consciente et sait l'exploiter au maximum. Les enseignants qui feront connaître à leurs élèves les biographies de personnes qui ont suivi leur conscience, qui sont restées fidèles à leurs principes éthiques ou qui ont vécu selon leurs croyances, donneront aux jeunes la possibilité de *prendre des mesures*, au sens littéral du terme. Ils pourront peut-être découvrir, dans les

vies de ces personnes, des capacités qui leur permettront d'atteindre, dans leur propre existence, des choses plus nobles que de se faire tout simplement « remarquer ».

N'importe quel enseignant, même celui qui n'est pas croyant, peut faire bon usage des propos tenus dans ce chapitre. Un enseignant croyant doit toutefois se montrer réservé. Étaler sa foi ou ses convictions politiques serait : abuser de son autorité. Comme on le sait bien, chaque point de vue possède son contraire et l'honnêteté *exige* de présenter, autant qu'on le peut, chaque point de vue différent avec la même objectivité. Si l'enseignant respecte ceci, il n'y aura pas de problème et alors, on ne pourra tout de même pas lui refuser le droit de faire un *témoignage*. Ici aussi, il doit faire preuve de modération, mais si l'occasion se présente, il faudra qu'il explique à ses élèves pourquoi il agit ainsi et pas d'une autre façon. Un enseignant qui a des convictions religieuses ne laissera pas ses élèves dans le doute et leur dira face à qui il se sent responsable et de quelle source il tire ses forces.